

---

# Mondialisation et question identitaire : réflexions à partir du cas du Québec

---

Christian Dufour  
École nationale  
d'administration publique  
Montréal

Le présent texte traite de l'évolution des identités dites « nationales », dans le contexte de la mondialisation. La première partie est de nature plus spécifiquement politique. Elle rappelle l'importance de ces identités sur les plans individuel et collectif, de même que le difficile rôle de l'État à leur égard, dans un monde plus intégré économiquement et politiquement, marqué par l'interpénétration des valeurs et des sociétés.

La deuxième partie constitue une étude de cas, à partir du phénomène Céline Dion au Québec. On y montre que, dans une petite société postmoderne, à la jonction de plusieurs cultures, l'évolution de l'identité collective peut être influencée par les succès et les échecs de certains individus fortement médiatisés, auxquels les citoyens porteurs de la même identité ont tendance à s'identifier.

## **L'ÉVOLUTION DES IDENTITÉS DE NATURE NATIONALE AU PLAN POLITIQUE**

À l'opposé des prévisions des idéalistes, qui prennent pour acquis l'avènement d'un monde sans frontières, le processus de mondialisation provoque l'exacerbation des phénomènes

identitaires. En effet, il est maintenant clair que les identités enracinées ne disparaissent pas avec la mondialisation ; au contraire, l'intégration économique et politique plus grande, la perte des points de référence auxquels les gens sont habitués font qu'ils éprouvent plus fortement qu'auparavant le besoin d'un enracinement identitaire.

Comme j'ai essayé de le démontrer en 1992 dans *La rupture tranquille*, la tension antagoniste entre une plus grande intégration économique et politique et la réaffirmation des points de référence identitaires, dont ont besoin les gens pour rester ouverts au changement, est de plus en plus présente (Dufour, 1992 : 96). Comment concilier le fait que le monde est de plus en plus global, d'une part, avec des besoins identitaires spécifiques, d'autre part ? Ce phénomène affecte l'ensemble de l'humanité, ne serait-ce qu'à cause des médias. Il suffit de voyager un peu pour constater à quel point la pénétration de la télévision partout dans le monde change des choses sur le plan de l'identité : cela ne concerne pas juste les élites. Cela ne veut pas dire que les gens cessent de se sentir français, iraniens ou japonais. Cela veut dire qu'ils se sentent français, iraniens, japonais de façon différente. Un Français se considérera plus européen qu'auparavant, mais il aura également tendance à se sentir davantage menacé par ses concitoyens de confession musulmane.

Dans ce contexte, le Québec est porteur d'une dynamique identitaire éminemment pertinente. En effet, c'est une vieille société d'immigration, ouverte aux échanges de toutes sortes et dépendante du commerce extérieur depuis ses débuts, à l'époque de la Nouvelle-France. Sa situation est différente de celle de pays comme la France ou les États-Unis, qui peuvent compter sur un marché intérieur plus grand et ont donc pu rester autonomes beaucoup plus longtemps. Vieille société industrialisée, le Québec est entré très tôt et de plain-pied dans la première phase du processus de mondialisation, au siècle dernier. On y trouve encore, plus particulièrement à Montréal, les manifestations les plus avancées de la mondialisation sur le plan de l'identité. Les doubles citoyennetés, les multiples loyautés, les identités à géométrie variable se trouvent de plus en plus présentes dans les sociétés de ce genre, à la

charnière de différents mondes et en interaction de plus en plus constante. Et en même temps, aux marches d'un empire américain qui a tendance à en nier la pertinence, le Québec reste porteur d'une dynamique identitaire fondamentale. Car c'est bien joli la mondialisation et l'intégration tous azimuts, mais il y a aussi l'incontournable réalité de collectivités particulières, avec leurs identités spécifiques dont elles exigent qu'on tienne compte.

Cela est clairement l'un des enjeux fondamentaux de l'avenir. Quels sont les points de référence, les enracinements dont les collectivités et les individus ont besoin pour s'ouvrir les uns aux autres ? Sur le plan psychologique, on sait que tout individu, toute collectivité a besoin d'un certain nombre de points de référence propres auxquels s'identifier. L'important est de savoir faire la différence entre ce qui est essentiel et ce qui est accessoire là-dedans. Quels sont les points de référence fondamentaux qu'on doit respecter à tout prix – on pense par exemple à la prédominance du français au Québec – et quel est le reste, qui a moins d'avenir et qu'on peut donc plus facilement abandonner ?

Parce que, depuis la Révolution tranquille, elle est beaucoup axée sur le rôle de l'État en ce qui a trait à l'affirmation identitaire, la problématique québécoise apparaît parfois dépassée dans le contexte anglo-saxon. En effet, on y prend souvent pour acquis une diminution considérable du rôle de l'État et la fin de ce qu'on ne craint pas d'appeler « le tribalisme ». Quel contraste avec un pays comme le Japon, clairement à la fine pointe de la mondialisation sur le plan commercial, technologique et économique ! Depuis l'entrée du Japon dans la modernité avec la Révolution Meiji dans les années 1860, le rôle de l'État y a été très important pour le développement social, mais aussi économique : c'est l'État qui a veillé là-bas à l'élaboration de toute une série de stratégies industrielles majeures. Par ailleurs, dans une perspective nord-américaine, le Japon constitue carrément une société tribale, une famille de 100 millions de membres. Il n'y a rien de plus homogène que le peuple japonais, qui n'est pas ouvert à l'immigration : il est pratiquement impossible de devenir Japonais. On est à 1 000 lieux de l'idéologie multiculturelle dominante en Amérique du Nord.

Sous le couvert de l'éloge de la différence, cette idéologie comporte un aspect normalisateur de plus en plus évident aux États-Unis mêmes. De plus, dans la version américaine du libéralisme politique, les autres faits nationaux que le fait national américain deviennent analogues à ces phénomènes ethniques qui ont si profondément marqué l'expérience historique de notre voisin du sud. On a tendance à considérer ces faits nationaux irréversiblement engagés dans un processus de modernisation par rapport à une norme, une norme américaine. Parallèlement à leur graduelle transformation en une nation comme les autres, les États-Unis ont tendance à imposer au reste du monde leurs points de référence spécifiques, sous le couvert d'impératifs en principe exclusivement économiques, vidés de contenu identitaire conscient. Que l'on pense à la farouche opposition américaine à l'exception culturelle proposée par la France dans le cadre de l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (GATT).

Que le fait politique québécois fasse émergence aujourd'hui, de concert avec beaucoup d'autres phénomènes analogues sur la planète, ne tient pas du hasard. Les communications sont de plus en plus faciles ; les échanges partout se multiplient. En raison de facteurs économiques et technologiques, la distance entre les différentes identités nationales diminue. Les risques de heurts augmentent donc, dans la mesure où l'on a davantage de chance de se quereller avec une société voisine qu'avec un peuple éloigné. C'est parce qu'il y a davantage de relations entre les Québécois et les autres Canadiens, parce que la société canadienne se resserre et se structure davantage que la non-reconnaissance de la différence québécoise au sein du Canada cause plus de problèmes qu'auparavant. Cette non-reconnaissance remonte à plus de 200 ans : elle n'a rien de nouveau. Cependant, il en découle des inconvénients qui n'existaient pas en 1900 ou en 1970, quand la distance entre le Québec et le reste du Canada était plus grande et les relations entre leurs citoyens moins fréquentes. Un bon exemple de cette dynamique est l'apparition d'un parti indépendantiste québécois à Ottawa, par définition plus menaçant pour le Canada anglais que ce même type de formation politique à Québec.

Le fiasco yougoslave permet de douter de l'existence ailleurs d'un modèle applicable aux situations de plus en plus nombreuses où les identités collectives s'interpénètrent. Il n'y a pas vraiment d'exemple étranger dont on puisse s'inspirer. Dans une perspective historique et mondiale, une querelle entre des « Français » et des « Anglais », au nord de l'Amérique, renferme des éléments évidents de modernité. C'est ici que se vit, dans un des environnements politiques les plus évolués, le problème auquel seront invariablement confrontés tous les peuples de la terre : la périlleuse rencontre entre les incontournables enracinements identitaires et l'inévitable intégration politique et économique.

Par ailleurs, comme j'ai essayé de le démontrer en 1989 dans *Le défi québécois*, le Québec français a subi une Conquête qui l'a profondément marqué en introduisant un élément anglais qui est encore au cœur de son identité collective. « L'étranger » – dans la plupart des cultures, l'équivalent spontané de l'ennemi – est devenu une partie constitutive du nous. Cette singularité historique du Québec peut être aussi sa chance. Car ne voilà-t-il pas que dans la plupart des pays du monde, l'étranger, – le touriste, l'homme d'affaires, l'immigrant, la vedette du petit ou du grand écran – est beaucoup plus près qu'auparavant. Ne voilà-t-il pas aussi qu'un certain nombre de sociétés occidentales mettent moins l'accent sur le traditionnel nationalisme majoritaire de type ethnique, pour insister davantage sur le pluralisme ethnoculturel. Que ce soit en France, aux États-Unis ou au Canada, « l'étranger » n'est plus aussi éloigné de nous. Il ne se limite même pas à être plus près de nous : parfois, il est carrément à l'intérieur de ce « nous » qu'il ne se gêne pas pour contester.

De là à penser qu'il n'y aura bientôt plus de « nous », que les sentiments d'identité collective sont dépassés, voire régressifs, il n'y a qu'un pas que plusieurs ne se gênent pas pour franchir. Ces temps-ci, dans des milieux qui se veulent socialement avancés, on prend souvent pour acquis qu'un monde sans frontières, libéré du mauvais génie de l'ethnocentrisme et du nationalisme, sera le monde en paix qui semble en train de nous échapper. Une grande partie des idéologies multiculturelles dominantes sont basées sur un idéalisme et une méconnaissance assez étonnante de la nature humaine. Car,

comme les individus, les sociétés ne sauraient se passer d'un certain nombre de points de référence qui leur sont propres et leur assurent le sentiment minimal de sécurité sans lequel elles se fermeront implacablement aux apports de l'étranger, à l'intérieur comme à l'extérieur. L'idée n'est donc pas d'abolir les frontières, mais de reconnaître la légitimité de celles qui existent, fussent-elles en grande partie ethnocentristes, en travaillant à ce qu'elle deviennent plus poreuses et en multipliant les passerelles.

Sa situation géopolitique difficile oblige le Québec à être créateur sur le plan politique. En cette fin de millénaire où tout bascule, il est un laboratoire d'où émergeront peut-être de nouveaux concepts politiques dont l'application tendra à se généraliser dans ces régions, de plus en plus nombreuses, où diverses identités collectives sont enchevêtrées ou appelées à le devenir. On peut ne pas y voir que des avantages, mais mieux vaut tenir des référendums, multiplier les sondages, que de se faire la guerre ou de procéder à du nettoyage ethnique à la serbe. C'est ainsi que le gouvernement libéral du Québec a été créateur dans ce contexte sur le plan politique, lorsqu'il a accouché il y a dix ans du concept de société distincte, dans le débat sur l'Accord du lac Meech. Plus récemment, le gouvernement du Parti québécois a associé sa volonté de faire du Québec un État souverain à une offre de partenariat non seulement économique, mais aussi politique avec le reste du Canada.

Pour une collectivité porteuse d'une problématique nationale traditionnelle – un peuple conquis et minoritaire qui veut son indépendance – c'était des tentatives originales d'adapter cette dynamique à un contexte nouveau, où les peuples sont de plus en plus proches, où les nations avec un « grand N » ne sont plus ce qu'elles étaient, où le concept même de frontière est en train de changer. Par exemple, la société distincte aurait pu être une expression moderne du phénomène national dans ce qu'il a de politique et de positif, dans un contexte de mondialisation où les frontières sont plus poreuses, où les sociétés ont davantage de relations. Fait important, le concept était compatible avec le maintien du Canada ; il englobait aussi les anglophones, les immigrants et les autochtones.

Dans l'avenir, on doit souhaiter qu'il y ait apparition de nouveaux concepts politiques de ce genre pour rendre compte des phénomènes identitaires de façon créatrice. Sinon, ce sera l'enchevêtrement des identités de façon destructrice, au pire le carnage yougoslave. Dans cette optique, l'un des rôles de l'État dans l'avenir sera vraisemblablement d'identifier les points de référence qui sont fondamentaux pour qu'une collectivité se sente assez sûre d'elle-même pour jouer le jeu de la mondialisation.

Prenons l'exemple de l'Europe. Le vieux continent est engagé dans un processus d'unification plus ou moins profond, plus ou moins rapide : à tout le moins, il y a une volonté de construire l'Europe. Un pays comme la France possède une tradition culturelle propre de même qu'une identité nationale profondément enracinée, où se mélangent des traditions républicaines dont on est fier, avec certaines séquelles de l'absolutisme qui font un peu du président de la République un roi élu pour sept ans. La Grande-Bretagne est également réticente à abandonner un système de gouvernement enraciné dans un passé presque millénaire, que ce soit en ce qui à trait à la *Common Law* ou à la monarchie constitutionnelle. En Allemagne, le contexte est différent. On y est davantage disposé à se couper de son passé, en partie à cause du dérapage nazi qu'on veut oublier. Axée sur l'avenir, forte de son pouvoir démographique et économique, l'Allemagne est plus prête à jouer le jeu de l'Europe. Il y a davantage de réticences en France et en Grande-Bretagne, où l'on a assisté ces dernières années à une certaine résurgence du sentiment national.

Or, quelle instance est la mieux placée pour s'assurer que, dans le processus de construction européenne, soient respectées, dans une optique française par exemple, certaines choses auxquelles les Français sont particulièrement attachés ? Qui peut dire : « Si vous ne respectez pas tel ou tel élément, les Français ne joueront pas le jeu ; ils pourront même devenir mauvais. » Ce n'est pas le gouvernement de la Communauté européenne ni les administrations régionales ou locales. Seul l'État national français a suffisamment de légitimité pour affirmer : « Il y a des points de référence qui représentent la France éternelle et auxquels les Français ne sont pas prêt à renoncer actuellement. C'est à ces conditions-là qu'ils vont convenablement

jouer le jeu de l'Europe. » C'est pourquoi l'un des rôles majeurs des actuels États-nations dans l'avenir sera dans le domaine de l'identité.

Dans une société de type postmoderne comme le Québec, l'évolution de l'identité collective, la mutation d'une identité nationale assez classique au départ est également influencée par les succès et les échecs de certains individus fortement médiatisés, auxquels les citoyens porteurs de la même identité ont tendance à s'identifier. C'est, au Québec, le cas du phénomène Céline Dion.

## ESSAI SUR CERTAINES IMPLICATIONS IDENTITAIRES DU PHÉNOMÈNE CÉLINE DION

### Un nouveau type de star planétaire

Les Québécois regardaient ce soir-là, le 31 décembre 1996, leur traditionnelle émission télévisée de fin d'année, ce *Bye Bye 96* diffusé à partir de Chicoutimi, dont leur faune artistico-médiatique ne ferait qu'une bouchée les jours suivants. De façon masochiste, on passerait sous silence la première reconnaissance complète, tant recherchée depuis si longtemps, de la culture québécoise par la mère-patrie française. Avant le coup de minuit, les Français avaient longuement fêté Céline Dion et le Québec : rien de moins que trois heures et demi de télévision animées par le célèbre présentateur Michel Drucker. Tout y fut, à partir de l'émouvant visionnement de la première apparition de Céline à 14 ans à la télévision française jusqu'à son triomphe olympique d'Atlanta. Dans un hommage très appuyé au Québec, la chanteuse interpréta avec Robert Charlebois *Je reviendrai à Montréal*. Et enfin, juste avant les souhaits de bonne année aux Français, on eut droit, chantée par Céline Dion et récitée par Alain Delon, à une inoubliable reprise de *Paroles, Paroles*, créée 25 ans plus tôt par l'acteur français avec Dalida.

Celle que l'on considère souvent comme un phénomène essentiellement commercial à l'américaine transforma ce duo en un petit chef d'œuvre de raffinement et de séduction, plus français que nature : Catherine Deneuve a dû être jalouse. Les cousins français sont manifestement très reconnaissants à Céline Dion d'exister, seule

superstar de stature planétaire capable de dire autre chose en français que « Merci beaucoup », qui persiste à chanter dans la langue de Molière alors que la chanson internationale et anglo-saxonne est à ses pieds Par ailleurs, quelle revanche sur des décennies de dévalorisation et de mépris que cette Québécoise, issue d'un milieu populaire dont elle conserve le parler et les manières, se fasse décrire par Delon comme « Immense », qualifier par Drucker de « Divine Céline » ! Quand elle parle fièrement aux Français de ses 13 frères et soeurs, elle rend justice à un vieux Québec populaire qui n'a pas eu de contact avec la France profonde depuis plus de 200 ans.

La France a offert un cadeau exceptionnel à Céline Dion auquel celle-ci, comme Québécoise, comme femme aussi, ne pouvait rester insensible : le délice tout particulier d'être couronnée reine de Paris, de régner un moment sur la patrie de l'élégance et du bon goût. En prime, l'ouverture exceptionnelle de la France aux phénomènes culturels étrangers lui a permis d'octroyer à la chanteuse la première reconnaissance vraiment complète de ce qu'elle est : Québécoise bien sûr, mais aussi Canadienne, comme le rappela Charlebois, française, américaine, internationale. Pour le reste, comment ne pas regretter que, dans les premiers moments de l'année 1997, le couronnement de Céline Dion comme reine de Paris, le triomphe tant attendu de la culture québécoise en France soient presque passés inaperçus au Québec, où l'on préféra le *Bye Bye*.

Serait-ce que le seul triomphe qui vaille en musique, ce sont les Grammys étatsuniens ? « *If you can make it there, you'll make it anywhere* », chante Liza Minelli dans *New York, New York*. La soirée des Grammys 1997, où Céline Dion a remporté le trophée le plus convoité, celui de l'album de l'année, s'est tenue de façon symbolique dans la métropole américaine. Car chanteuse américaine, quelque part elle l'est éminemment. Sa voix a l'ampleur des grands espaces de ce continent ; dans la force de ses 30 ans, elle manifeste un goût très physique de pousser au maximum ce magnifique instrument. Sa fameuse envolée dans *All By Myself*, qui tient pour certains du phénomène de foire, ne manque cependant pas d'impressionner tout le monde.

Déjà jeune débutante, Céline Dion clamait bien haut son désir de chanter dans le plus grand nombre de langues possible, partout dans le monde. L'univers étant ce qu'il est en cette fin de millénaire, dominé par la force culturelle d'un empire s'exprimant en anglais, il était inévitable que la réalisation de ce rêve passe par les tout puissants voisins du sud. Nord-Américains depuis 300 ans, assis aux toutes premières marches de l'empire, les Québécois participent tout particulièrement au rêve américain. Pourtant, la conquête de Céline Dion par les États-Unis n'a pas été jusqu'à présent totale : c'est qu'avant même la consécration de New York, la chanteuse québécoise débordait le cadre américain.

Jusqu'à 19 ans, c'est le Québec qui lui a donné son identité, ses manières et son accent, immédiatement reconnaissables à Paris, à New York comme à Montréal. Et après ses premières réussites américaines, la France a eu l'intelligence de vite la récupérer, lui offrant un énorme succès populaire de qualité avec son album *D'eux*. Le premier triomphe américain arriva donc au printemps de 1996 à une chanteuse déjà immanquablement québécoise, pouvant se targuer au surplus d'être arrivée au sommet de la chanson française. Céline Dion rend compte à la fois de l'américanisation et de la persistance des faits culturels québécois et français. Pour les Américains, elle constitue un phénomène nouveau et unique, à la fois américaine et étrangère.

Il est révélateur qu'avant les Grammys, *Falling Into You*, le disque anglophone de la chanteuse se soit vendu aux deux tiers en dehors des États-Unis. Céline Dion constitue un nouveau type de star qui n'est pas juste internationale parce qu'elle est américaine. À sa façon, elle rend compte du phénomène de la mondialisation des marchés, de même que de l'interpénétration des identités. Sa magistrale prestation aux Jeux olympiques d'Atlanta lui assura la couverture des éditions non américaines du magazine *Time*, à l'été de 1996. Un autre élément révélateur de ce statut unique fut sa percée imprévue, au début de 1996, dans les nouveaux marchés asiatiques en expansion de l'Extrême-Orient. La chanteuse québécoise est une superstar de dimension planétaire comme l'univers n'en a pas encore beaucoup connue. Et toute américanisée qu'elle soit, elle ne se le révélera peut-être pas assez au goût des

Américains : trop québécoise, trop française, trop réellement internationale en fait.

Jusqu'à présent, la chanteuse à voix s'est beaucoup épanouie en anglais dans d'amples chansons d'amour aux textes sans grand intérêt. Son matériel français est plus raffiné, interprété de façon exceptionnellement tendre et nuancée. Céline Dion a intérêt à réaliser la synthèse harmonieuse de ses deux carrières. En vieillissant, elle trouvera moins de satisfaction dans des performances vocales exclusivement techniques et pourra enrichir un personnage musical international pour l'heure sirupeux de la qualité de son image et de son matériel français. Peut-être arrivera-t-elle à égaler, voire à dépasser Piaf, à devenir une Céline Dion que l'on ne connaît pas encore.

Cela reste fondamentalement à faire. À la fin de l'année 1997, alors qu'elle vient pour la première fois de sa carrière de lancer un deuxième disque anglophone d'affilée – *Let's Talk About Love* –, qu'elle est sans conteste la chanteuse la plus populaire au monde, il est clair qu'il lui est difficile de ne pas se laisser totalement avaler par le formidable succès à l'américaine.

### **Céline Dion et l'identité québécoise : la force de l'authenticité**

On l'a assez dit aux Québécois : Céline Dion est la cadette d'une famille de 14 enfants, de celle qu'on ne retrouve plus chez eux depuis 35 ans, mais qui était caractéristique du Canada français d'avant la Révolution tranquille. Son mari, René Angélil, qui a joué un rôle capital dans le développement de sa carrière, a acquis, lui, ses lettres de noblesse dans le *show business* québécois à la frétilante époque de *Jeunesse d'aujourd'hui*, dans les années 1960, où il fut membre des ineffables Baronnets, avant de devenir le gérant de la chanteuse Ginette Reno. En sa personne, Céline Dion réalise l'harmonieuse synthèse, qui n'a pas été réussie sur le plan politique, entre le vieux Canada français et le Québec moderne qui lui a succédé. Il est révélateur qu'elle n'aurait pas vu le jour si ses parents s'étaient conformés aux valeurs québécoises modernes, se contentant de mettre au monde trois ou quatre enfants.

Elle incarne le glorieux aboutissement d'une tradition musicale qui remonte à madame Bolduc dans les années 1930, pour s'épanouir à compter des années 1960. Le chansonnier Jean-Pierre Ferland lui a écrit une chanson, la chanteuse rock Diane Dufresne lui a légué le grand compositeur Luc Plamondon et elle-même, dans ses premiers spectacles, ne craignait pas de pasticher le mythique groupe québécois joualisant Offenbach. Au début de sa carrière en anglais, son identification au Québec lui fera même refuser la récompense – un Félix – offerte à la meilleure chanteuse anglophone : « Je reste Québécoise francophone, même quand je chante en anglais. » Elle exprimera ensuite la classique ambivalence identitaire québécoise, faisant part de son désarroi face au démantèlement appréhendé du Canada, à l'occasion de la célébration du 1er juillet à l'Exposition internationale de Séville en 1992.

Fait révélateur, c'est sa mère qui, du Québec, lui reprochera l'intempestive sortie qui déplut de façon souveraine à la partie nationaliste de son public. C'est que pour Céline Dion, le Québec est un peu l'extension de sa propre famille, dont elle est restée très proche. À son égard, elle fait preuve de loyauté dans les méandres d'une carrière d'envergure planétaire ; un sentiment un peu analogue de reconnaissance semble s'étendre à un Canada anglais qui l'a aidé à percer le marché américain. Mais on ne l'y reprendra plus. La seule position politique que Céline Dion prend désormais, de façon efficace, est de rester elle-même, authentiquement québécoise, exprimant de façon positive les diverses facettes de son identité. C'est en restant québécoise qu'elle conquiert le monde, s'organisant pour rester toujours présente dans l'esprit et le cœur de ses compatriotes : on la sait à Prague le lundi, mais cela n'empêchera pas de la voir le lendemain à la télévision, « placoter » avec Sonia Benezra dans ce français québécois qui en dérange certains.

Pas étonnant que les Québécois francophones s'identifient à elle de façon unique. Si les Américains ont découvert la petite Elizabeth Taylor dans *Lassie*, les Québécois, eux, se souviennent encore de l'apparition de Céline à 13 ans, au *talk-show* de l'animateur Michel Jasmin. Depuis ce temps, ils l'ont vue chanter

devant le pape, pleurer lors de la remise des prix québécois de la chanson, les Félix, remporter l'Eurovision, faire le tortueux apprentissage de l'élégance, se confesser à l'ineffable Lise Payette, apprendre l'anglais... De plus en plus haut, leur Céline s'est envolée. Ils la contemplant maintenant, un peu incrédules, au sommet du monde, *superstar* d'envergure planétaire, première irruption de leur identité sur la grande scène de l'univers.

Historiquement, le Québec est le seul rejeton d'une France du XVII<sup>e</sup> siècle alors à son zénith, exerçant sous Louis XIV sa domination sur le monde. La rupture de la Conquête a entraîné une grande volonté de puissance frustrée, de même qu'un immense besoin de reconnaissance pour une identité qui ne peut que vibrer au succès mondial de l'une des siens, à laquelle il est facile de s'identifier. Dans la mesure où elle se hisse au sommet comme Québécoise, Céline Dion lave de vieilles humiliations ; elle calme des frustrations séculaires. Le processus de mondialisation dans lequel nous sommes emportés change graduellement les identités de nature nationale, à commencer par les plus molles, celles des petites sociétés comme le Québec qui sont à la jonction des grandes cultures. Cela permet à Céline Dion d'exploiter sur la scène internationale des aspects identitaires canadiens, américains, français et internationaux qui existent tous au Québec, plus particulièrement à Montréal. Sur le plan culturel, elle tire profit du caractère postmoderne de l'identité québécoise ; elle positivise une certaine assimilation qui ne laisse pas parfois d'être douloureuse et qui est difficile à assumer sur le plan politique.

Un phénomène populaire de l'ampleur de Céline Dion rend compte, à sa façon et à l'échelle du monde, du dynamisme, de l'ouverture et de la modernité de la société québécoise. Alors que les pouvoirs politiques de type traditionnel sont en régression, les nouveaux pouvoirs de type davantage individuel comme le sien, qui apparaissent notamment par l'entremise des médias, sont de plus en plus importants.

Pour beaucoup de Québécois, Céline Dion n'est pas qu'une chanteuse populaire ou une artiste de talent. Elle est une des leurs, qui réalise à leur place une partie de leurs antiques rêves de domination et de grandeur. À cet égard, son difficile défi est celui de

toute réussite québécoise d'envergure internationale, qui ne veut pas être écrasée par le rouleau compresseur américain. Pour les Québécois, le phénomène Céline Dion illustre de façon très concrète les incontournables liens qui existent entre mondialisation et question identitaire.



## ***Bibliographie***

Dufour, Christian (1992), *La rupture tranquille*, Montréal, Boréal.

Dufour, Christian (1989), *Le défi québécois*, Montréal, L'Hexagone.